

« Il ne me reste plus qu'à mourir »

Nous sommes le 7 juin 2012. J'ai presque vingt-deux ans. Vingt-deux ans, et je suis enfin armé d'un diplôme d'études supérieures. C'est la cérémonie de la remise des diplômes aujourd'hui, mais ma copine trouve ça ridicule d'aller défiler en toge avec un sourire idiot pour célébrer notre entrée dans le monde des adultes suréduqués. Peut-être qu'elle a raison. Pour l'impressionner, je lui dis que je pense comme elle, même si j'ai l'impression de manquer l'événement unique et solennel pour lequel j'ai fait semblant d'être occupé à étudier pendant quatre ans. Ce cliché américain des chapeaux lancés dans les airs, comme si on se débarrassait de quelque chose qui allait nous retomber dessus au moment même où l'on passera les portes du campus.

Nous sommes le 7 juin d'une année marquée au Québec par des bouleversements sociaux qui ont fini par être récupérés par une élection. Aujourd'hui, nous ne nous souvenons que vaguement de ce « Printemps érable », encore moins de ses porte-parole qui étaient

mes camarades de classe, et qui ont tous succombé à l'appel de positions confortables au gouvernement, se joignant à des convictions auxquelles ils jureraient ne jamais adhérer. Une révolution à moitié accomplie est-elle pire que celle qui n'a pas lieu ?

Je me suis donc privé de la consécration ultime du lancer de chapeaux avec mes camarades d'études, mais j'ai également privé ma famille d'une belle photo me mettant en scène enveloppé d'une toge noire et arborant un sourire niais, avec entre mes mains un bout de parchemin décoré de mots en latin moderne destiné à être accroché au mur du salon afin que tous se remémorent ce bel accomplissement.

J'ai vingt-deux ans et maintenant il faut trouver un travail. Un job, un emploi, un taf, un boulot, un gagne-pain, une situation. N'importe quoi, mais vite. Pourquoi ? Je ne sais pas. Pour faire comme tout le monde. Pour pouvoir répondre à la question : « Tu fais quoi dans la vie ? » Pour prouver qu'on peut être diplômé et pas sans emploi. C'est soit ça, soit on s'impose deux autres années jusqu'à la maîtrise, puis quatre jusqu'au doctorat, à étudier des choses auxquelles on croira de moins en moins, à passer toujours plus de temps dans des salles de cours et à écouter des gens parler d'un monde réel dont ils sont déconnectés, depuis le confortable siège d'une bibliothèque réservée à ceux qui payent leurs frais de scolarité.

Donc, non. Pas ça. Postuler dans le monde réel. Farcir son CV de mots et termes que personne ne comprend, mais qu'on utilise quand même. Pour faire comme tout le monde. Écrire des lettres de motivation démotivantes qui seront lues en diagonale. « *Je souhaiterais vous*

présenter ma candidature... Je suis extrêmement motivé à l'idée de me joindre à votre compagnie... Mon expérience dans le domaine du... s'est démontrée par... »

J'ai toujours eu le fantasme d'écrire une lettre de motivation qui exprimait ce que je pensais franchement de la situation.

Cher/Chère responsable des ressources humaines qui n'a aucune idée de ce en quoi consiste le poste pour lequel tu choisis tes candidats,

Je t'écris, car apparemment il faut faire cela, même si ça n'a pas trop de sens d'écrire tant de paragraphes pour un travail dans lequel je n'écrirai pas le moins du monde, si ce n'est des courriers électroniques sans aucun sens et faisant semblant d'être aimables dans l'agressivité passive la plus complète.

J'espère quand même que tu liras, même en diagonale, ces mots essayant de te faire croire que je suis exactement ce qu'il te faut, même si je ne le crois pas moi-même. Malheureusement, je ne connais personne que tu connais, donc je n'ai pas mis toutes les chances de mon côté, mais j'ose espérer que ce fameux « réseau », ces fameux « contacts » ne compteront pas. Quelle naïveté, je sais ! Enfin bon, voilà, j'ai copié-collé les points de ta liste qui figuraient dans l'offre d'emploi et j'ai arrangé des phrases autour. Pour ça, l'école m'a bien formé.

Toutes mes sincères salutations les plus distinguées, même si je ne comprends pas pourquoi il faut écrire cela et faire semblant de respecter

quelqu'un que je critiquerai avec mes autres collègues deux mois après avoir été engagé, et que rendu là, j'en serai de toute façon au même point, c'est-à-dire à réécrire une lettre similaire en changeant juste le nom de l'entreprise et la date, pour essayer de faire croire à une autre personne comme toi que je serais un candidat de choix pour l'avenir d'une autre compagnie n'ayant ni mon bien-être ni mon enrichissement personnel comme priorités, mais pour laquelle je donnerai tout.

Donc un emploi. Il *faut* un emploi. Toujours ce « il *faut* ». Je ne me demande même pas pourquoi. L'université ne m'a pas appris cela. Mais il me faut un travail, et à temps plein de préférence. Le contrat à durée indéterminée, Graal ultime. Et, quelques mois après avoir reçu mon diplôme et une quarantaine de lettres de motivation plus tard : une réponse. Un entretien d'embauche.

L'entretien. Encore un autre exercice où il faut essayer d'être le moins soi-même. Pire qu'une première *date* avec quelqu'un rencontré sur un site de rendez-vous galants rapides, où il faut adopter plusieurs personnalités, comme des millions d'autres schizophrènes en mal d'attention. Je ne me pose toujours pas la question de savoir si tout cela a un sens. Plus rien n'a vraiment de sens à ce point. Je ne suis plus avec ma copine, et comme si la pression d'avoir un job pendant qu'on était ensemble n'était pas assez, désormais, c'est pour me prouver quelque chose que je veux ce poste. C'est même devenu une question de vie ou de mort, ce poste. Pourquoi au juste ? Pour payer mon loyer ? Pour payer

mes pizzas surgelées ? Mes week-ends au chalet avec des amis qui ne me demandent jamais comment je vais et qui m'oublieront à la minute même où je n'entretenirai plus le contact ?

Et puis, ça y est. J'ai brillé aux deux entrevues. C'est la consécration. Job en poche. Au-dessus, c'est le soleil. Quel bonheur ! On parle en très haut lieu de mon potentiel. Dans la compagnie, dans ma famille, parmi mes amis. On s'enorgueillit de mon potentiel, même si tout ce potentiel, on ne me dit pas comment on va l'exploiter. Cela ne m'empêche pas de faire tout « péter », comme diraient certains. « Péter » le nouvel appart. « Péter » ma première voiture. « Péter » ma première télé à écran ultraplat, ultra-HD. « Péter » ma première PlayStation (ma mère avait toujours été très stricte sur l'interdiction des consoles de divertissement, les prochains chapitres lui donneront raison). Je fais « péter » le magasin suédois de meubles fabriqués en bois qui ne vient pas de Suède. Nouveau matelas *king* acheté 900 dollars au lieu de 1 300, quelle affaire ! Qu'est-ce qu'on est bien chez soi ! Pas loin, il y a plein de commerces pour subvenir à tous mes *besoins*. De quoi pourrais-je avoir bien besoin ce week-end ? Attends, je finis ma partie de GTA V. Le chef-d'œuvre du jeu vidéo où le ciel est littéralement la limite du possible. Mince, il est vingt-deux heures, je n'ai pas vu le temps passer. Je mets la PlayStation sur pause et la pizza dans le four. Demain, lundi déjà. Peut-être que ma boss va m'annoncer que j'ai ma promotion. Ça fait tout de même mois huit qu'elle me promet d'en discuter. Rien ne va assez vite. Surtout, huit mois à finir

ses tâches à dix heures et demie le matin, et à faire semblant de travailler le reste de la journée.

Aujourd'hui, je comprends pourquoi cette promotion que j'attendais impatiemment a mis tant de temps à m'être offerte. Ce n'était simplement pas pour moi. Souvent, lorsqu'une chose prend trop de temps, ou qu'on la force, il faut savoir écouter son instinct : cette chose n'a pas lieu d'être.

J'attendais ce poste comme l'ultime conclusion de ma vie d'employé modèle, et je l'ai eu. À ce moment, je n'avais plus qu'à me marier, divorcer, puis mourir pour vraiment réussir ma vie.

Octobre 2014.

Je n'ai pas encore accepté le poste permanent qui se trouve dans une ville encore plus consumériste que celle où je vis actuellement. J'y pense. J'hésite. Pas vraiment. Je dis oui. Car à ce qu'il paraît, il ne faut jamais dire non à l'emploi à temps plein. Et de toute façon, je n'ai jamais su dire non.

Mars 2015.

Après trois mois d'un hiver gris et urbain à faire ma place dans ce nouveau bureau, j'ai un nouveau *manager* intermédiaire, inférieur à ma boss d'avant, donc je savoure ma nouvelle fausse promotion. Il va falloir feindre encore plus d'être occupé aux tâches pour lesquelles je n'ai pas été engagé. Ouvrir Excel pour faire mine d'être productif. Murmurer des « mmh mmh » pour avoir l'air concentré.

Depuis mon déménagement en janvier, mes journées se suivent et se ressemblent.

Réveil à sept heures.

Arrivée au travail à huit heures. Ici, tout le monde arrive entre huit heures et demie et neuf heures, histoire de mieux juger ceux qui, arrivés plus tôt, partent plus tôt. C'est pourtant logique, mais la pression de l'horloge restera toujours un pilier de la dictature du cubicule.

Dix heures trente, réunion quotidienne. Faire semblant qu'on travaille et qu'on est occupé. Les gens ont l'air de bien savoir faire ça. Moi, je ne sais pas bien mentir, donc un doute plane sur mes occupations.

Onze heures quarante-cinq, le lunch est dans la cuisine. Dans la compagnie pour laquelle je travaille, la nourriture est gratuite. On arrive quand même à s'en plaindre. « As-tu aimé le poulet au beurre de lundi ? J'ai préféré les burgers de vendredi. Ouais, c'est vrai que la pizza était sèche jeudi. »

Treize heures, j'essaye de trouver des raisons pour rester dans la cuisine où certains prennent une pause à midi, alors que les plus frustrés mangent à leur bureau en tapant sur leur clavier, comme s'ils voulaient prouver qu'ils sont plus occupés que les premiers. Vraiment compétents, ces parfaits employés. Ils peuvent manger, regarder leur écran, mâcher, travailler, digérer, taper sur leur clavier... Et ils n'ont jamais le temps de rien. Mais quel potentiel ! (Avoir l'air constamment occupé et surmené pour éviter d'être dérangé est une stratégie que certains adoptent, il faut le dire, avec beaucoup de talent.)

Quatorze heures trente, réunion en ligne sur les nouveaux objectifs de la compagnie (objectifs contradictoires en permanence, et se renouvelant chaque mois). Il faut générer plus de vues sur nos articles et reportages,

mais avec moins de moyens. Bref, montrer subtilement des fesses, des poitrines et des chats de manière assez journalistique pour que ça n'ait pas l'air vulgaire, mais quand même sensationnaliste pour que ça fasse cliquer. Alternier tout cela avec des requins. Et puis, espérons secrètement un petit attentat, ça *booste* toujours un peu les statistiques trimestrielles. Les médias ont toujours su véhiculer de belles valeurs.

Seize heures trente, je vais attendre trente minutes pour partir. Sinon, on va me juger et dire que je ne fais rien de ma journée.

Dix-sept heures trente, j'enfile mon bas de pyjama. J'allume la télé et commence une série que j'ai déjà vue deux fois. Puisqu'il y avait tellement de choix, j'ai opté pour le *confort* de ce que je connaissais déjà.

Dix-neuf heures, je prépare à manger. Des légumes du marché fermier urbain dont on ne sait pas s'ils sont vraiment locaux, et si je n'en ai pas, ce sera pizza surgelée. Quand j'y pense, préparer ma propre pâte à pizza maison prendrait presque autant de temps que sortir la pizza surgelée de ses trois couches d'emballage. Mais quel effort ce serait, imaginez !

Dix-neuf heures trente, j'allume la PlayStation 3 et reprends ma nouvelle saison « Carrière de joueur » dans NHL 14. Mon alter ego en est à sa troisième saison de hockey avec déjà quatre-vingts buts au compteur. Du grand potentiel, lui aussi.

Vingt-trois heures, je me rends dans mon lit pour y tourner et faire défiler mon cellulaire jusqu'à ce que mes yeux s'éteignent.

Entre toutes ces heures, je ne me souviens même plus de ce que je faisais, de ce à quoi je pensais. Je fixais

un écran comme les centaines, que dis-je, les millions d'autres personnes autour de moi. Tous devant un écran à manipuler un clavier, tapant fort pour faire croire qu'on travaille fort.

Je crois de plus en plus à cette théorie selon laquelle les écrans d'ordinateur de travail sont tous figés et que lorsqu'on rejoint une compagnie, on nous fait boire un sérum (le café filtre de la machine peut-être ?) qui nous rend si hébétés que l'on croit travailler sur des choses différentes, alors qu'à l'instar de singes surdiplômés, on ne fait qu'agiter nos doigts sur un bloc de plastique tout en fixant profondément un rectangle de lumière bleue, persuadés d'être utiles, croyant qu'on mérite notre salaire. Alors que nous sommes, pour la plupart, interchangeable, et faisons tous la même chose : rien de vraiment important.

Finalement, dans cette routine, ce qui m'a gardé en vie durant ces trois années fut mon trajet à vélo pour me rendre au bureau, été comme hiver. L'once d'aventure et de risques me maintenait l'esprit et le corps. Réparer des pneus crevés, avoir les doigts pleins de cambouis après qu'une chaîne avait déraillé, démonter pour ensuite tout remonter... Travailler pour soi, de ses mains, et en voir le résultat concret, seul vrai travail digne que l'on s'efforce à dénigrer depuis des siècles, alors qu'il est l'une des rares réponses à notre aliénation par le confort.

Après toutes ces années, je ne me souviens que de la forme fantomatique de mes journées, des frustrations créatives et émotionnelles, du harcèlement et de l'ignorance pugnace de certains de mes collègues et *managers*. De ce sentiment d'inutilité totale – physique et

mentale —, de voir la vie défilier sous mes yeux sans savoir quoi faire, avec comme seule porte de sortie la possibilité d'un autre job similaire. On fait table rase et on remet les mêmes assiettes mal lavées.

Il faut du temps avant de prendre une décision sur un coup de tête. Il faut du temps avant de convaincre notre cerveau de faire ce qu'on ne lui a jamais appris.

Nous sommes en novembre 2015. Trois ans ont passé depuis la « non-cérémonie » de mon diplôme. Mon superviseur, sosie contrefait de Voldemort dans un *Harry Potter* mal traduit, continue de prendre les pleins pouvoirs et de tenir le double discours typique des *petits chefs*. Léchér les bottes des supérieurs et menacer ses sous-fifres. Instaurer un climat de terreur et de favoritisme, car ce serait trop risqué que chacun s'épanouisse dans son cubicule, de laisser les gens faire leurs horaires, de leur accorder d'être au moins maîtres de leur propre embrigadement.

Étant donné que je cherche à me faire mettre à la porte, je me demande ce qui m'empêche de lui cracher au visage après l'une de ses réflexions passives-agressives, ou de lui donner un subtil coup d'épaule quand on se croise sans même se dire bonjour dans les couloirs. (Certaines cultures d'entreprise ont la fâcheuse tendance à oublier – par souci de purisme ? – les principes basiques d'éducation et de vie en société, comme dire bonjour.)

Au final, l'amour en entreprise dure vraiment trois ans.

Les six premiers mois, on est excité comme pas possible, car on a enfin eu le poste. Les possibilités sont infinies, on va tant apporter à la boîte ! On va tout

donner. Pour ensuite pouvoir profiter de tout cet argent mal négocié dans ses huit jours de vacances accordés (et on se fait croire que c'est assez).

La deuxième partie de l'année, on note les attitudes de ses collègues. Celles qui irritent. Lui qui respire trop bruyamment. Elle qui met sa crème à mains qui pue. Lui qui raconte la même anecdote trois fois par jour, mais à des personnes différentes, et vous passez toujours à côté de lui quand il la raconte. Ces deux collègues inséparables qui ostracisent les autres. La diva qui fait comprendre à tout le monde qu'elle est importante, même si elle a le même poste que tout le monde. Lui qui conte en détail combien de kilomètres il a couru la semaine dernière en vue du prochain marathon de Pétaouchnok. Elle qui parle toujours de son ancien travail et qui raconte à quel point il était si parfait, si bien qu'on a envie de lui demander ce qu'elle fait avec de pauvres gueux comme nous autres. Cet autre qui détaille les maladies de ses enfants avec photo à l'appui, si vous êtes chanceux. Individuellement, toutes ces personnes ne sont pas si mauvaises, au contraire, elles ont appris à vivre avec leur réalité, mais l'accumulation de ce bruit de médiocrité peut très vite vous ensevelir.

La deuxième année, c'est l'acceptation. On se résigne parce qu'on ne veut pas perdre le fantastique *confort* d'avoir ce salaire toutes les deux semaines. Être payé pour s'asseoir à un bureau. Ce n'est pas si mal. Être payé pour juste endurer des collègues agaçants et une compagnie qui ne changera jamais. Après tout, ils sont juste humains, ces collègues. On a voulu avoir un impact positif pendant un temps, on a voulu régler certains problèmes interpersonnels de

caractères, mais très vite on se demande quel détail les autres trouvent irritant chez nous. Quel con de cubicule suis-je ? Le trop bruyant ? Le trop prétentieux ? Le trop pas à sa place ?

La troisième année, c'est la productivité qui baisse drastiquement, comme si on attendait inconsciemment d'être mis à la porte. Travail minimum. On fonce pour faire les tâches quotidiennes pour en avoir fini à onze heures. Ensuite, de onze heures et demie à treize heures trente, c'est l'heure du lunch. De treize heures trente à quatorze heures trente, sieste dans la pièce où personne ne vous trouvera. Vous sortez le téléphone à l'oreille, feignant une longue conversation. Vous envisagez de vous mettre à fumer juste pour avoir une excuse pour sortir prendre l'air. Entre quinze heures et seize heures, c'est la recherche d'emploi et l'envoi en masse de CV sans réelle conviction, avant d'enfin quitter cette bande de cons(ommateurs) qui s'ignorent.

C'est à ce moment que l'être humain vivant une telle situation a, devant lui, trois chemins possibles.

Le premier est celui de la victimisation par acceptation. Après tout, ce chèque toutes les deux semaines vaut bien la peine d'être entouré de gens que vous ne supportez pas et qui font semblant de vous supporter. Pire encore si vous avez une hypothèque, un mariage, des enfants, un conjoint, un divorce, des vacances payées à crédit, ou simplement un grand « sens des responsabilités ». Mais combien de temps tiendrez-vous ? Et combien de temps les autres tiendront-ils à vous écouter vous morfondre ?

Une autre possibilité est d'aller voir ailleurs. Mais sans vraiment affronter vos réels problèmes, tout ce schéma se reproduira de nouveau. Car dans presque 100 % des cas, tout environnement de travail traditionnel encourage ces systèmes dysfonctionnels.

Finalement, l'autre option est le rejet. Tout à coup, on réalise qu'il y a peut-être une autre vie quelque part. On se demande qui a décidé qu'il fallait rester assis à un bureau, accepter une structure sur laquelle on n'a aucun contrôle et endurer une aliénation volontaire, alors qu'on pourrait travailler moins, vivre plus pour soi et pour les autres.

La plupart des gens diront que cette dernière option est un signe de bizarrerie, un risque. Pourtant, on court bien plus de risques dans la recherche du confort de raison. Bien plus de risques dans la recherche d'un travail qui ne nous ressemble pas, mais qui ressemble au travail de millions d'autres. Avez-vous déjà essayé d'expliquer votre travail à vos grands-parents, s'ils sont encore de ce monde ? Avouez que hormis être docteur, fermier ou mécanicien, ils n'y comprendraient rien. On met ça sur le compte de leur âge, mais peut-être est-ce notre travail qui n'a pas de sens.

Donc, c'est novembre et c'est décidé. Tout ce poids, ce job, ces choses que je possède et que je dois entretenir grâce à ce même job, ce cercle qui me maintient dans une vie de confort inconfortable comme une intraveineuse presque vide conserve fragilement dans le coma quelqu'un que l'on sait déjà mort... C'est sûr, les autres percevront comme un échec de renier les six dernières années que j'ai passées pour en arriver là. Mais je me sens si mal que

je me fous des « qu'en-dira-t-on ». Demain, plus de ce job où je fais semblant de travailler pour faire plaisir à je ne sais qui. Demain, plus de cette chose qu'on appelle « situation ». Plus besoin de faire semblant pour conserver un emploi qui n'est pas moi. Demain, plus d'adresse. Demain, plus rien de ces choses qui peuplent les armoires et les garde-robes.

Je dis « demain », mais il serait faux de penser qu'un coup de tête arrive en un claquement de doigts. Tout comme on est entré dans cette vie de confort cubriculaire pendant tant d'années, il faut presque autant de temps pour en préparer la sortie et savoir ce que l'on veut vraiment. Parfois, le piège est de se faire rattraper par l'appel infernal du confort. C'est pour cette raison qu'il faut bien préparer sa sortie du confort. Pour ne pas y replonger sans s'en rendre compte.

Quitter mon emploi m'a pris plus de temps que d'en trouver un. Me débarrasser de mes affaires m'a demandé bien plus d'efforts que les accumuler. Il y a une raison à cette tendance au minimalisme que l'on voit émerger dans notre société excessive. Parce que nous sommes allés si loin dans l'hyperconsommation et l'accumulation de biens, certains ont commencé à prendre le chemin inverse, par choix ou par nécessité. En éliminant ses possessions, en faisant le ménage du surplus futile qui nous entoure, on s'autorise enfin à être libre matériellement et disponible psychologiquement, comme délesté du poids de tant d'années d'accumulation. Nos décisions ne se prendront plus sous l'égide de ces bagages lourds et abondants – au contraire, on y verra enfin clair. Le minimalisme est la plus accessible et la plus puissante des émancipations. Réduire tout à

l'essentiel, se contenter du minimum et réaliser qu'on a besoin d'encore moins est la plus réjouissante des satisfactions.

Si on m'avait dit que je trouverais ma place facilement et vivrais des moments heureux en habitant dans un van... Que je vagabonderais du fleuve Saint-Laurent à la côte Pacifique, des plaines du Montana aux Grands Lacs, des forêts québécoises aux plages de l'Atlantique... Que j'existerais en possédant moins de cent choses. Que je vivrais des amitiés d'un jour et voyagerais sur des routes qui ne figurent dans aucun livre de voyage, que je survivrais aux canicules d'août et aux nuits glacées du printemps boréal...

Si on m'avait dit que ma vie serait une remise en question de mes valeurs, de mon avenir, de ce que veut dire « choisir » sa vie. En fait, personne n'aurait pu me le dire. Personne ne peut dire ce qui nous rendra heureux, car il serait faux de croire que l'idéal d'une vie est d'être heureux. La vie n'est-elle pas qu'une simple succession d'essais et d'erreurs ? Et notre tâche, d'apprendre à équilibrer les hauts et les bas qui nous hantent ?

C'est seulement par soi-même que l'on peut définir son chemin, non pas en imitant ce qu'on croit être le bonheur des autres, ou en reproduisant une vie qui ne sera jamais à nous.